



JACK LONDON

**construire
une maison**

POSTFACE D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



construire
une maison

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-74-5

Dépôt légal : mai 2014

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Titre original : *The House Beautiful*,
in *Revolution and Other Essays*, 1909

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JACK LONDON

construire une maison

Traduction de l'anglais (États-Unis) et postface
d'Anne-Sylvie Homassel



CONSTRUIRE
UNE MAISON

ET PUISQU'IL EST QUESTION DE MAISON, j'en construis une à l'heure qu'il est et puis vous garantir qu'elles ne sont pas nombreuses, les maisons auxquelles on a autant réfléchi qu'à celle-ci. Je vais vous en dire quelques mots. Tout d'abord, il n'y aura ni jardin, ni clôtures, ni pelouses, ni fleurs. Ladite maison mesurera environ quatorze mètres sur quatre et demi en son point le plus large, précision utile. Ce qui signifie qu'elle sera – veuillez excuser ce vain commentaire – plus étroite que large.

Les détails se plieront à l'économie générale. Il n'y aura ni véranda, ni porche, ni grand escalier. Je dois avouer à ma grande honte que les quel-

ques marches qui s'y trouveront seront d'une extrême raideur. Les chambres mesureront deux mètres dix sur deux mètres dix ; l'une sera plus petite encore. De toute façon, à quoi sert une chambre, sinon à y dormir ? Il n'y aura pas de couloir, Dieu merci. Les pièces sont faites pour être traversées. Pourquoi s'embarrasser d'un lieu de passage ?

La salle de bains sera un tout petit peu plus vaste que la baignoire la plus exigüe – ce qui la rendra facile à entretenir. La cuisine ne sera pas vraiment plus grande – ce qui simplifiera la tâche du cuisinier. Pas de salon, mais une belle pièce à vivre – de quatre mètres sur un mètre quatre-vingt, aux murs tapissés de livres : elle servira aussi de bibliothèque et de fumoir. Et comme de ce fait, le plancher ne sera pas utilisé, c'est là aussi que nous prendrons nos repas. Soit dit en passant, ce genre de pièce restant vacant la nuit, on pourra y faire dormir le cuisinier et l'aide. Mon caractère est ainsi fait que je déteste le

gâchis : pourquoi gaspiller un si bel espace que nous n'occupons pas la nuit ?

Mes idées, me direz-vous, manquent d'ampleur ? Ah, j'ai omis de vous préciser ceci : la maison que je suis en train de vous décrire est destinée à flotter sur les océans ; ma femme et moi allons faire le tour du monde à son bord pour les sept ans à venir, au moins. Autre oubli de ma part : il y aura également une salle des machines pour un moteur de soixante-dix chevaux, une dynamo, des batteries, etc., des citernes d'eau douce pour les longues semaines que nous passerons en mer, de la place aussi pour quarante-cinq mille litres d'essence, des extincteurs et des gilets de sauvetage ; et une grande remise, pour y entreposer les vivres, les voiles de rechange, les ancres, les aussières, les cordages et mille et une autres choses.

Comme je n'ai pas encore construit ma maison sur terre, je n'ai sur la question que quelques idées générales et me trouve, à les exposer, aussi

présomptueux que la femme célibataire qui tient une rubrique sur l'éducation des enfants dans le supplément du dimanche. La première de mes idées est la suivante : une maison doit être bâtie pour être habitée. Toute sa conception, toute sa construction doivent être dirigées par cette notion maîtresse. On doit bien reconnaître que ladite notion est souvent perdue de vue par nombre de personnes, qui construisent des maisons pour toutes les raisons imaginables, exceptée celle-ci.

À cause, peut-être, de la vie que j'ai menée, enracinée dans le matériel, j'ai le culte de l'utilité et en suis venu à penser qu'elle ne devrait faire qu'une avec la beauté et qu'il n'est aucun objet utile qui doive être laid. Quelle plus noble beauté que celle de la force – force d'un acier aérien, d'un épais mur de pierre, d'une main de femme ? Une simple lanière de cuir noir est belle. Elle n'est que force, utilité – et beauté. Elle accomplit son travail en ce monde et reconforte le regard. Peut-être est-elle belle parce qu'elle est utile. Je

ne sais pas. La question me vient de temps à autre.

Un bateau en mer est beau. Et cependant, il n'a pas été construit à cet effet. Chacune de ses courbes, toute gracieuse qu'elle soit, a son utilité ; elle a été dessinée pour effectuer une tâche. Le bateau est conçu dans le but précis de fendre l'eau à sa proue, de glisser à sa surface et de la repousser à sa poupe – et ceci, avec le moins de frictions, le moins de tensions possibles. Il n'a pas été créé pour sa beauté. Il doit se mouvoir sur les mers avec le moins de résistance et le meilleur équilibre possibles : et cependant, il donne à qui le considère un sentiment de beauté. Et lorsque le bateau manque ce but, sa beauté en est diminuée d'autant.

Je suis bien loin encore de pouvoir construire la maison que j'ai à l'esprit. Et cependant, j'ai quelque peu avancé dans mes réflexions. J'ai découvert, à ma grande satisfaction, que quoiqu'il advienne, utilité et beauté ne devaient faire

qu'une. En appliquant cette théorie à la construction d'une maison, on peut l'exprimer d'une façon différente, et sans doute plus appropriée : construction et décoration ne doivent faire qu'une. Cette idée est plus importante que la construction elle-même : sans elle, en effet, la maison ainsi bâtie ne peut être qu'une insulte à l'intelligence et à l'amour de la beauté.

Il y a quelque temps, j'ai, dans la précipitation, acheté une maison à Oakland. Je n'y vis pas. J'y dors six ou sept fois par an. Je ne l'aime pas. Chaque fois que je la regarde, je souffre. Nul ne peut m'offenser autant que cette maison, ni souillard mal embouché, ni ennemi en politique. Je vais vous en donner la raison. C'est une maison en bois, des plus ordinaires, à un étage. Après en avoir achevé la construction, le criminel qui l'a bâtie a cloué à chaque angle, perpendiculairement, des planches striées, de cinq centimètres de large. Planches qui ajoutent à la hauteur du bâtiment et qui, considérées par un ivrogne, res-

semblent à des colonnes cannelées. Pour rendre l'illusion plus parfaite encore aux yeux dudit ivrogne, ces planches sont surmontées de chapiteaux en bois de style ionique ornés, j'ose le dire, de bas-reliefs.

Lorsque j'analyse l'irritation que font naître en moi ces prétendues colonnes, j'en arrive à la conclusion suivante : la première règle de la construction d'une maison a été bafouée. Ces ornements ne font aucunement partie de la construction. Ils n'ont aucune utilité, n'accomplissent aucun travail. Ces fioritures de plâtre racontent un mensonge que personne ne croit. Le but d'une colonne est de soutenir un poids. Lorsqu'elle est chose utile, elle est belle. Les colonnes de bois clouées sur la façade de ma maison ne sont pas choses utiles. Ni belles. Ce sont des cauchemars. Non seulement elles ne soutiennent aucun poids, mais elles sont elles-mêmes un fardeau qui fait courber l'échine à la maison. Le jour où j'aurai un peu de temps, voici ce que je ferai :

soit j'expédierai *ad patres* l'homme qui a perpétré ce crime atroce, soit je prendrai une hache pour faire sauter ces colonnes mensongères.

Une chose doit être vraie, sans quoi elle n'est pas belle, non plus qu'une traînée trop maquillée est belle, non plus qu'un gratte-ciel est beau lorsque sa légèreté intrinsèque, structurelle, est masquée par une abondance de piliers de plâtre faussement massifs. Le véritable gratte-ciel a de la beauté, sans conteste – et celui qui vous le concède n'a pourtant guère d'affection pour les villes grouillantes d'humanité. Le véritable gratte-ciel a de la beauté en proportion de son authenticité. Il est, dans sa construction, aérien et léger et doit donc, dans son apparence, refléter ces caractéristiques. S'il aspire à la beauté, il ne peut prétendre être ce qu'il est n'est pas. Il ne doit pas dominer la ville tel un Léviathan : il doit s'élever vers les cieux, léger, aérien, féérique.

L'homme est un animal moral – ou disons qu'il est le plus moral de tous les animaux. Par con-

séquent, il a quelque désir de se montrer honnête. Désir qui ne peut être plus complètement satisfait que par l'honnêteté de la maison dans laquelle il vit et où il passe le plus clair de son temps.

Ceux qui vécurent à San Francisco n'avaient pas cette vertu. Comme tous les habitants des villes, ils mentirent et trichèrent dans la conduite de leurs affaires ; en conséquence, ils mentirent et trichèrent dans la construction de leurs demeures. Ils collèrent au sommet des murs simples et sévères de leurs immeubles d'immenses corniches en surplomb. Ces ornements ne faisaient pas partie des immeubles en question. Ils n'étaient que feintes et mensonges. La terre fronça le dos pendant vingt-huit secondes : les corniches mensongères s'effondrèrent, ce qui est le destin de tous les mensonges. Dans le cas qui nous intéresse, ils tombèrent sur les crânes des gens qui fuyaient leurs maisons vacillantes. Nombre d'entre eux n'y survécurent pas.